

Comment j'ai découvert La Boétie ¹ ?

par Gérard Allard

La thèse était finie, reçue et réussie, et donc mon dernier devoir scolaire terminé. Le temps des vacances commençait : j'avais, enfin, du temps à moi, pour comprendre les choses librement, sans me soumettre aux contraintes artificielles, aux *méthodologies*, aux classifications disciplinaires, à l'érudition sans fin et aux sources secondes que personne ne lit, sauf d'autres chercheurs qui cherchent à remplir leurs bas de page. Le temps des exercices libres et utiles et roboratifs commençait : du temps pour suivre à la piste les questions qui me hantaient, pour les suivre selon mes moyens et selon les traces que laissaient mes proies.

Depuis quelque temps pour mieux concentrer mes énergies et ainsi terminer ma thèse, j'avais abandonné les problèmes éthiques – quelle est la meilleure vie ? – et les auteurs à l'aide desquels je m'y étais entraîné – Nietzsche et Rousseau, entre autres. J'allais donc retrouver mes anciens *maîtres*. Or l'un et l'autre me renvoyaient à Montaigne, l'« homme de sens », celui qui « augmentait le plaisir de vivre sur cette terre. » Pour fêter ma fin de thèse donc, je relirais Montaigne, lu comme en passant bien des années avant.

Je le lirais avec d'autant plus d'intérêt que j'étais fasciné par la Renaissance. Pour comprendre mon siècle, et les miens et moi, croyais-je, il fallait que je comprenne

1. Ce texte a été écrit pour une émission de radio de Radio-Canada. Je n'ai pas retenu la date de l'enregistrement (vers 1995), ni le nom de l'émission.

ce moment où le choix entre Modernes et Anciens était encore problématique, où la modernité n'était pas encore une évidence, un fait indépassable, et où l'antiquité était encore pensable. Or Montaigne est, en un sens, toute la Renaissance française. Donc, encore une fois, finis les devoirs scolaires, ma renaissance à moi commencerait en redécouvrant celle de Montaigne.

Lors de cette relecture, je ne sais trop pourquoi, j'ai remarqué La Boétie, comme pour la première fois. Non seulement sa présence dans le célèbre essai « De l'amitié », où en un sens Montaigne ne fait que parler de son ami. Mais aussi, comment dire, j'ai remarqué qu'il était au cœur du mouvement des *Essais* ; car le livre de Montaigne, me semblait-il, est une conversation outre-tombe avec l'ami disparu. Si La Boétie n'était pas mort, aurions-nous reçu les *Essais* ? Ce qui me paraissait clair à mesure que je lisais ou plutôt alors que je relisais : les essais sont des ébauches de conversation avec l'ami perdu ; ils sont par définition des essais parce que la mort rend leur réalisation impossible. Comprendre les *Essais*, c'est-à-dire établir une conversation avec Montaigne, voulait donc dire, en premier lieu, reconstituer la conversation entre Montaigne et l'auteur du *Discours de la servitude volontaire*. Car La Boétie est l'auteur d'un livre, qui est le centre potentiel du premier livre des *Essais*. Donc en relisant Montaigne, j'avais, contre toute attente, découvert La Boétie, comme on remonte une rivière pour en trouver le ruisseau originel.

Un an plus tard, je bouquinais dans une librairie de la côte de La Fabrique à Québec, lorsque je suis tombé sur l'édition du *Discours* due aux soins de Pierre Léonard, chez Payot. Je me souviens d'avoir commencé

à lire le texte sur les lieux. Égaré, debout devant les rangées de livres de philosophie, ou de science politique. J'en avais lu trente pages avant de revenir à moi. J'ai acheté le livre et j'ai continué ma lecture dans l'autobus jusque chez moi. Ce soir-là, en me couchant, j'ai enfin fermé le livre. J'avais lu tout : le texte de La Boétie, sa traduction par Charles Teste, l'introduction de Gauchet et d'Abensour, les commentaires qu'on y propose, dont ceux de Simone Weil, de Pierre Clastres et de Claude Lefort.

Bien des choses s'étaient passées en quelques heures. J'avais lu le texte fondamental de l'ami de Montaigne. Et je tombais d'accord avec l'auteur des *Essais* : La Boétie était un écrivain de premier ordre. Mais du coup, je perdais ma raison initiale de lire le *Discours de la servitude volontaire*. Plutôt, La Boétie existait indépendamment de Montaigne, et le *Discours* valait indépendamment des *Essais*. Les commentateurs signalaient que ce texte faisait entendre quelque chose qu'on n'entendait nulle part ailleurs : que la vie humaine ne pouvait se comprendre qu'en comprenant un phénomène presque incompréhensible, la servitude volontaire. Et ma lecture toute fraîche leur donnait raison. J'avais entendu la voix du renard, dont parle La Boétie, celui qui refuse d'entrer dans la tanière du lion, qui a deviné qu'il s'y fera dévorer, celui qui a « l'avisement et la hardiesse » de dire au fauve : « “Je t'irais volontiers voir en ta tanière, mais je vois assez de traces de bêtes qui vont en avant vers toi. Mais [de traces de bêtes] qui reviennent en arrière [et quittent ta tanière], je n'en vois pas une.” »

Je savais déjà, mal sans doute, que le *Discours de*

la servitude volontaire était un de ces livres que je lirais et relirais, sans en finir, parce qu'il le faut, parce que j'avais mis ma main dans le tordeur, comme disait ma mère, et que j'étais pris, et que j'allais y passer tout entier. Plutôt, je savais déjà que je ne pourrais pas me défaire d'un auteur qui allait me servir de lunette, ou de microscope, ou de télescope, comme Montaigne, comme Rousseau, comme Nietzsche, mais aussi comme Augustin, Pascal et Austen. Pour voir ce qu'il y a voir, pour voir de ses yeux voir, ce qui s'appelle voir, il faut souvent, il faut toujours ?, porter des lunettes. Quitte à passer ses lunettes à un ami, pour qu'il regarde à son tour.

Pourquoi je le lis encore ?

Ça fait plus de quinze ans de ça. Et mon impression initiale s'est confirmée, puisque je lis toujours ce texte. Pour le plaisir. Et j'en parle toujours. Pour partager mon plaisir. Et j'écris toujours sur le *Discours de la servitude volontaire*. Pour tester mon plaisir. Et maintenant, voilà qui est tout à fait imprévu, j'en parle à la radio, j'en parle à un microphone, comme dans le vide. Pourquoi ce livre, encore après tant d'années ? Pour bien des raisons, et des raisons qui me sont consubstantielles sans doute. Dont je connais quelques-unes.

D'abord le style de La Boétie. Ou son ton. Ou sa rhétorique. Car le *Discours* n'est pas un traité. Il est un discours rationnel, sans doute, mais un discours rationnel qui s'adresse à tout l'homme, à son intelligence, mais aussi à son cœur et à son imagination.

Tous les moyens sont bons quand il est question des questions essentielles. C'est ce que je crois. Et c'est ce que croit La Boétie. Et il agit en conséquence. En usant d'images développées, d'anecdotes plus ou moins vraies racontées, et de faits historiques relatés, mais aussi en usant d'ironie, d'emphase, de litote, La Boétie dit et redit l'essentiel. Car l'essentiel est bref au point de disparaître. L'essentiel doit être développé : pour être vu, il doit être dit en long et en large. En même temps, cette façon de faire, cette rhétorique, est un pied de nez aux systématisateurs rigides, aux maîtres d'école bourrus et aux logiciens fanatiques.

Quoi qu'il en soit de sa rhétorique, La Boétie croit que l'essentiel, s'il est l'essentiel en vérité, appartient bel et bien à tout le monde. Il est accessible en principe à tout le monde, même quand c'est pour n'être pas vu, n'être pas entendu, n'être pas pensé. En conséquence, ce n'est pas le vocabulaire technique qui donne accès à l'essentiel, pas plus que les expériences ésotériques réussies par des savants dans leurs laboratoires. L'essentiel est accessible dans les faits les plus ordinaires dit avec des mots tout simples. Il suffit de voir, de regarder avec attention, mais alors une fois qu'on a vu, il faut faire voir aux autres, pointer du doigt, éveiller une attention émoussée.

Quel est cet essentiel humain accessible aux humains, quels qu'ils soient, pourvu qu'ils se donnent la peine de regarder ? Voici... La servitude, c'est-à-dire le mal, existe, la servitude est normale sans être naturelle, la servitude est volontaire, tout comme la libération. Au contraire de tant d'autres, les prophètes de malheur et les dépisteurs de complots, La Boétie tourne l'homme

vers lui-même, en lui disant que le mal qui s'acharne sur lui ne lui vient pas du dehors, que le mal l'habite d'abord pour ensuite l'assaillir depuis l'extérieur. « La liberté, qui est toutefois un bien si grand et si plaisant qu'elle perdue, tous les maux viennent à la file, et les biens mêmes qui demeurent après elle, perdent entièrement leur goût et saveur, corrompus par la servitude, la seule liberté, les hommes ne la désirent point, non pour autre raison, ce semble, sinon que s'ils la désiraient, ils l'auraient, comme s'ils refusaient de faire ce bel acquêt seulement parce qu'il est trop aisé. » La servitude est *involontaire* seulement en ce sens que les hommes *ne* veulent *pas* faire ce qu'il faut pour ré-acquérir la liberté, pour s'assainir le cœur, pour se *dés-illusionner*. Ne voulant pas de la liberté, ils veulent, nous voulons, le mal.

Mais comment comprendre qu'on *veuille* son mal ? La Boétie éveille à ce phénomène mystérieux et en même temps signale quelques possibles explications de l'inexplicable. Soit... On veut son mal, parce qu'on le trouve normal, parce que le politiquement correct de son époque (et toute époque en a un, et toute époque le nie) semble déterminer ce qui est possible et ce qui est impossible de connaître, de penser et de dire, ou ce qui est bon et ce qui est mauvais ; l'opinion décide de tout *avant* l'expérience et la réflexion, et d'ordinaire *contre* une partie de l'expérience et sans la réflexion jugée inutile.

Mais aussi on veut son mal, parce que le bien-être est une conquête, une acquisition, que ça coûte quelque chose, et que nos âmes, nos cœurs, nos corps sont comme sans énergie. Sans doute, par ailleurs, l'erreur et

la lâcheté sont-elles entretenues par le système. Pour le dire à la manière de La Boétie, il n'y a pas de tyrannie sans tyranneaux, ces « gens de bien » qui éduquent à la servitude, servent le tyran et prennent à pleines mains en même temps. Mais, et c'est là le clou de l'analyse de La Boétie, le système, c'est moi, et les tyranneaux, c'est nous. On veut son mal, parce qu'en se plaçant dans la pyramide du pouvoir, en se faisant une pièce de la mécanique aliénante, on croit tirer son épingle du jeu : on croit ne pas être victime de la machine qui broient les autres. Or le broyeur est broyé. Mais comment se fait-il que les tyranneaux, moi et les autres, ne se libèrent pas, ou du moins ne refusent pas de jouer le jeu ? Parce qu'ils sont pris par l'opinion et la lâcheté qu'ils contribuent à inculquer aux autres. Il n'y a de servitude que collective, et il n'y a donc de liberté qu'avec les autres.

La liberté est donc naturelle ? Oui et non, dit La Boétie. Certes, elle est toujours possible parce qu'elle est humaine. Quant aux questions essentielles, je peux ne pas vivre dans l'illusion de mon temps, de mon groupe et bel et bien mienne ; je peux ne pas perdre le précieux temps de ma vie à ne pas vivre ; je peux ne pas aliéner les autres en m'aliénant moi-même, et la nature ne m'a pas fait pour la servitude. Je le sais, je le sens, je le vis le temps de l'entrevoir en lisant un texte comme le *Discours*. Mais la liberté est une acquisition, elle est donc le résultat d'un exercice. Les Anciens disaient qu'elle est le fruit de la vertu. La Boétie dit de même, mais en parlant d'amitié. « L'amitié n'existe jamais qu'entre gens de bien et ne se prend que par une mutuelle estime ; elle s'entretient non tant par bienfaits, que par la bonne vie ; ce qui rend un ami assuré de l'autre, c'est la

connaissance de son intégrité ; les répondants qu'il en a, c'est son bon naturel, la foi et la constance. » Pour se libérer donc, il faut penser, mais penser ne suffit pas ; il faut se redresser, mais la droiture ne suffit pas ; il faut l'un et l'autre, mais les deux ne suffisent pas. Il faut penser et se redresser avec les autres, ou du moins avec quelques autres. Mais la libération de quelques-uns ne peut suffire : ceux qui s'efforcent de penser et de se redresser doivent chercher à ce que tous les autres, tous les leurs se redressent et pensent. La liberté n'est pas un état, c'est un processus. La liberté exige qu'on agisse, et qu'on agisse encore, et encore.

À quoi sert d'en parler ?

J'aime le *Discours de la servitude volontaire*. En conséquence, je ne puis m'empêcher d'en parler aux autres : mes confrères, mes amis, mes étudiants. Or pour ne parler que de ces derniers, mon expérience de professeur m'a prouvé souvent que ce petit livre rejoint les jeunes d'aujourd'hui et qu'il les conduit pour ainsi dire par la main vers une première autonomie intellectuelle. La Renaissance française et le vingtième siècle québécois sont pour ainsi dire cotemporels et *colocataires*. Pourquoi ? Je ne le sais pas, mais je devine.

Le *Discours de la servitude volontaire* est le livre d'un jeune homme. Et ça se sent. Sans doute La Boétie a-t-il retravaillé son texte alors qu'il était plus âgé. Mais le fond, le rythme, l'intransigeance du *Discours* garde quelque chose d'adolescent. Et rien n'est plus sympathique à un jeune que l'énergie de la jeunesse.

C'est aussi un livre à la fois bien sombre et rempli d'espoir. Car la servitude, dit le jeune homme qui l'a écrit, est « une plaie incurable », et il semble impossible d'y remédier. Mais, à cet âge, l'impossible est l'objet le plus fascinant de tous, et on ne croit pas que l'impossible est impossible. D'autant plus que la servitude volontaire pour le mal est accouplée dans le texte à la servitude volontaire pour le bien, l'amitié. Et y a-t-il un moment de la vie où on croit plus en l'amitié, que durant l'adolescence ? L'adolescence, alors qu'on sort de sa famille, est l'époque de la découverte de l'amitié tout autant que de l'amour. Et la vie après renseigne sur l'une et l'autre. Peut-être, la meilleure des vies est de celle qui permet de découvrir que l'objet de la foi adolescente, l'amitié, devient l'objet d'une mûre expérience. Enfin, et surtout, les jeunes qui lisent le *Discours* découvrent ensemble que, peut-être, la forme la plus élevée d'amitié est celle qui se nourrit de livres. Il n'y a d'amitié vraie qu'amitié pour le vrai. Et donc d'amitié par le livre et par la discussion autour de livres. C'est une découverte importante. Peut-être est-ce la découverte essentielle, la découverte de la meilleure vie.